

LES FILMS DE JEANNE ET LA FILMERIE
PRÉSENTENT

ANA GIRARDOT
OLIVIER GOURMET
JULIEN FRISON
DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

LA GUERRE DES PRIX

UN FILM DE
ANTHONY DÉCHAUX

LES FILMS DE JEANNE ET LA FILMERIE
PRÉSENTENT

ANA GIRARDOT
OLIVIER GOURMET
JULIEN FRISON
DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

LA GUERRE DES PRIX

UN FILM DE
ANTHONY DÉCHAUX

FRANCE, 2025
DURÉE : 1H36
DCP : SCOPE
SON : 5.1

DIAPHANA DISTRIBUTION

155, rue du Faubourg Saint Antoine 75011 Paris
Tél. : 01 53 46 66 66
diaphana@diaphana.fr

AU CINÉMA LE 18 MARS

RELATIONS PRESSE

Tony Arnoux et Pablo Garcia-Fons
tonyarnouxpresse@gmail.com
pablogarciafonspresse@gmail.com

A woman with shoulder-length brown hair, wearing a black leather jacket, is looking back over her right shoulder towards the camera. She has a serious expression. Behind her, the word "DERVAL" is displayed in large, metallic, three-dimensional letters against a background of vertical wooden slats. The lighting is dramatic, with strong highlights and shadows.

DERVAL

SYNOPSIS

Audrey, fille d'agriculteurs et cheffe de rayon dans un hypermarché en province, se voit propulsée à la centrale d'achat de son enseigne afin d'y défendre la filière bio et locale. Alors qu'elle fait équipe avec un négociateur aux méthodes redoutables, Audrey va devoir se battre pour faire exister ses convictions au sein d'un système impitoyable.

Entretien avec le réalisateur **ANTHONY DÉCHAUX**

***La Guerre des prix* est votre tout premier film en tant que réalisateur, vous qui étiez jusqu'alors comédien. Comment vous est venue l'idée de ce thème, autour des négociations commerciales dans la filière laitière ?**

En tant que comédien, je fais régulièrement des interventions de théâtre en entreprise pour y jouer des saynètes et animer des débats avec les salariés. Un jour, je me suis retrouvé à participer au séminaire annuel des acheteurs d'une enseigne de grande distribution. J'ai encore mot pour mot la formule d'introduction du directeur : « si on est réunis aujourd'hui dans cette salle, c'est pour savoir qui sont les requins et qui sont les requins-tueurs. Et nous, les requins, on n'en veut pas, ce qu'on cherche, ce sont les requins-tueurs ». Les interventions se sont enchaînées tout au long de la journée dans la même veine. J'étais abasourdi par ce ton aussi décomplexé : « on veut du sang » ; « si un fournisseur sort content de sa négo, c'est que vous n'avez pas fait votre boulot » ; « le win-win, ça n'existe pas » ... Il y avait là des centaines de personnes, et personne ne réagissait. Je suis sorti en me demandant ce que pouvaient bien penser tous ces gens : est-ce qu'ils sont tous ok avec cette logique, est-ce qu'ils ont le choix, est-ce que ça fait partie du folklore ? Le monde de l'entreprise, je le connais, j'ai évolué dedans pendant un temps, je sais qu'il peut être dur et violent. Mais là, c'était tout autre chose, je n'avais jamais entendu de tels discours. Très vite, j'ai eu l'envie de creuser le sujet et d'écrire un scénario à partir de cette expérience.

Souvent, les films sur l'agriculture se trouvent être réalisés par des personnes issues du monde agricole, à l'image d'Hubert Charuel pour *Petit paysan* ou d'Edouard Bergeon pour *Au nom de la terre*, par exemple. Est-ce également votre cas ?

Pas du tout, je suis un vrai citadin, je n'ai aucun lien avec le milieu agricole à la base. Pas plus que je n'étais destiné à faire du cinéma, par ailleurs. J'ai un profil un peu singulier, puisqu'à l'origine j'ai fait des études d'économie-gestion. A la fin de mes études, j'ai fait un tour du monde avec des amis pour visiter des coopératives de commerce équitable en Amérique du Sud et en Asie du Sud-Est. Je pense que cela a été un premier déclic par rapport au sujet du film : j'ai vu l'impact de notre système commercial sur la vie de petits producteurs qui se battaient alors pour vendre le fruit de leur travail à un prix décent. Et puis, j'ai commencé à travailler dans l'univers des entreprises, en tant que consultant et responsable marketing. Très vite, j'ai compris que cela n'allait pas me rendre heureux. En parallèle, je me suis inscrit à des cours de théâtre, qui sont devenus ma bouffée d'oxygène. Cela a pris de plus en plus de place dans ma vie, jusqu'à m'inscrire dans une école professionnelle de comédiens. A trente ans, j'ai démissionné de mon travail pour me consacrer à plein-temps à cette passion qui est devenue mon nouveau métier. J'ai commencé par le théâtre et en même temps que je jouais, j'ai eu rapidement envie d'écrire, parce que j'ai toujours aimé ça depuis que je suis adolescent. J'ai monté une première pièce, *La visite*, qui a été jouée à Paris, ainsi qu'au Festival off d'Avignon. J'ai ensuite écrit des courts-métrages qui ne se sont pas faits mais ça a été comme une première école d'écriture, en autodidacte. Tout ça m'a convaincu de tenter le concours d'entrée à la Femis pour l'atelier scénario, que j'ai réussi en proposant justement le sujet de *La Guerre des Prix*. Cela m'a permis de travailler ce scénario dans des conditions idéales et de m'ouvrir certaines portes pour la suite.



Le film s'inscrit dans une veine très réaliste, alors même que les enjeux autour de ces négociations commerciales se révèlent souvent méconnus, obscurs et complexes. Comment vous êtes-vous renseigné sur ce milieu d'ordinaire si opaque ?

Dans un premier temps, j'ai fait un long travail de recherche à partir d'articles et de documentaires. J'ai découvert un univers aussi effrayant que fascinant. En creusant, je me suis vite rendu compte que ce sujet était tabou, protégé par une forme d'omerta et que ce serait très dur d'avoir accès à des témoignages. J'ai finalement réussi à m'entretenir avec quelques interlocuteurs et notamment un ancien acheteur qui se présente comme un repenté et qui m'a tout expliqué. Cela m'a beaucoup aidé pour comprendre l'univers des négociations. C'est comme ça, par exemple, que j'ai pu construire la mise en scène autour des « box de négociation », ces petites pièces closes, sans fenêtre. On a stylisé le lieu, presque à la façon d'une garde-à-vue, pour renforcer le côté anxiogène et cinématographique, mais dans la réalité, les négociations commerciales entre acheteurs et fournisseurs se font bel et bien dans ces pièces dédiées. J'ai également parlé avec quelques agriculteurs, notamment ceux qui essayent de contourner le système en se regroupant au sein d'un réseau pour avoir plus de poids. En fait, j'aime bien dire que mon film n'est pas un documentaire, certes, mais une fiction documentée.

On y retrouve aussi les codes du thriller, comme souvent dans les films sur l'agriculture. Dans quelle catégorie placeriez-vous ainsi votre film ?

C'est un film qui parle du monde agricole, mais pas seulement. Je pense même qu'on en apprend plus sur l'univers de la grande distribution et sur le déroulement de ces fameuses négociations. C'est un film sur la confrontation entre ces deux mondes, et sur la façon dont cette quête permanente du prix bas se répercute toujours sur les plus fragiles, en bout de chaîne – en l'occurrence, les agriculteurs. Je ne voulais pas faire uniquement un film sur un enjeu social ou économique, qui aurait pu être un peu froid ou manquer d'émotion. Je tenais à avoir une vraie forme cinématographique, de sorte que même quelqu'un qui ne serait pas forcément sensible à ces sujets-là puisse avoir envie d'aller voir ce film, comme on irait voir un thriller...

Avec des sources d'inspiration ou des références particulières en tête ?

D'un côté, il y a un film comme *Petit paysan*, pour la représentation du monde agricole et le côté thriller social. De l'autre, il y a les films de Stéphane Brizé – *La loi du marché*, *En guerre*, *Un autre monde*. Je suis très sensible à la façon dont il montre l'envers du décor du monde de l'entreprise, la réalité sociale des gens qui y travaillent, comment ça s'entrechoque avec un certain nombre de valeurs, etc. Je me suis notamment inspiré de sa démarche quasi documentaire pour les scènes de négociations que je voulais extrêmement réalistes. Et puis il y a aussi le cinéma de James Gray. Sans être une référence directe, j'aime beaucoup sa manière de traiter les relations familiales. La question de la famille, de la transmission et de l'héritage des valeurs est omniprésente dans le monde agricole. Dans l'écriture du scénario, cela m'a aussi beaucoup aidé d'aller chercher du côté du drame familial pour nourrir les motivations d'Audrey, ses dilemmes, et les enjeux émotionnels de sa relation avec son frère.

Comment s'est opéré le choix des acteurs principaux, notamment d'Ana Girardot ?

Je voulais casser les codes, en montrant une image moderne de l'agriculture, loin des caricatures, avec des acteurs qui ne sont pas forcément attendus dans ces rôles, comme Ana Girardot. Elle a fait un travail minutieux sur le corps pour modifier sa posture, sa démarche et incarner le côté ancré de son personnage. Audrey est une jeune femme qui intériorise beaucoup. Elle n'exprime pas ouvertement tous les tiraillements auxquels elle fait face. Elle encaisse mais ses doutes restent contenus et on ne sait jamais vraiment ce qu'elle pense avant qu'elle craque à la toute fin. Ana est une actrice très fine et très précise. Elle a réussi à faire vivre les conflits intérieurs de son personnage avec beaucoup de justesse et de subtilité. De même, Julien Frison est un acteur qui a plutôt une image citadine dans ses précédents rôles. Il n'a pas forcément le profil attendu pour jouer un agriculteur, et il y apporte une grande sensibilité. Je le trouve très touchant. D'ailleurs, pour la petite histoire, j'avais initialement pensé à lui pour le rôle d'Axel, le commercial avec qui le personnage d'Ana entretient une liaison. Et quand je lui ai fait lire le scénario, c'est lui qui m'a dit qu'il voulait jouer l'éleveur !



Olivier Gourmet, lui, apparaît dans un registre plus attendu.

C'est le seul acteur auquel je pensais dès l'écriture du scénario, cela m'apparaissait comme une évidence. Il a joué dans de nombreux films qui se passent dans le monde de l'entreprise, il a aussi joué dans un film autour du monde agricole, *La terre des hommes*, dans lequel il joue un éleveur. Olivier a une gueule, une présence et une aura qui dégagent tout de suite quelque chose, même quand il ne dit rien. C'est un acteur « physique », il y a un truc qui émane de lui, il fait passer beaucoup de choses avec ses regards. C'est ce qui me plaisait, je trouvais qu'il incarnait parfaitement ce rôle de baron taiseux un peu rustre et qu'il pouvait en même temps lui apporter quelque chose d'humain. C'était très important pour moi. Je ne voulais pas d'un personnage trop monolithique. Je savais qu'Olivier saurait lui apporter une profondeur et l'humaniser un peu. Et puis Olivier a grandi dans une ferme, donc il était très sensible au sujet. C'est la première chose qu'il m'a dite quand je l'ai rencontré : « *je suis obligé de faire ton film en tant que fils d'agriculteur !* ».

Où avez-vous trouvé la ferme idoine pour accueillir le tournage ?

En Normandie, à Dampierre-en-Bray (Seine-Maritime). Je cherchais une ferme laitière avec la bonne taille d'exploitation – autour de 70 vaches – qui ne soit ni misérabiliste, ni trop clinquante. Je voulais aussi un lieu avec une histoire. On en a visité trois ou quatre, et puis on arrive dans cette ferme qu'on avait pré-repérée, et là, coup de cœur immédiat : les propriétaires, Mathilde et Mathias, un couple très moderne d'une trentaine d'années, nous accueillent avec leur jeune bébé, et je comprends très vite qu'ils sont l'incarnation vivante du personnage de l'éleveur dans mon film ! Hyper-engagés dans leur métier, ils font leur propre fromage, sans travailler avec la grande distribution... Une mise en abîme incroyable ! Le tournage sur la ferme a été très intense, ça n'a duré que deux semaines en janvier 2025, mais on y a partagé de très beaux moments.

Avec le recul, vous devez vous dire qu'il y a eu un bel alignement des planètes tout au long de cette aventure...

C'est vrai qu'au départ, on m'a beaucoup rabâché que je ne trouverai pas les financements nécessaires, parce que j'avais un profil trop singulier et surtout que je ne pourrai pas réaliser un premier long-métrage sans avoir fait de court auparavant. Mais comme le dit si bien la formule, je ne savais pas que c'était impossible, alors je l'ai fait ! Grâce à l'atelier scénario de la Fémis, j'ai eu la chance de pouvoir rencontrer assez tôt Laurence Méoc, productrice, qui a tout de suite cru au projet du film et à son sujet. Aurélie Trouvé-Rouvière nous a ensuite rejoints. Mes productrices m'ont toutes les deux fait confiance dès nos premiers échanges et m'ont soutenu jusqu'au bout. La crise du lait et plus généralement le malaise des agriculteurs sont des thèmes importants, qui reviennent régulièrement dans l'actualité comme on a pu le voir encore tout récemment. De plus, la grande distribution se trouve confrontée à une problématique difficilement solvable : proposer des produits de qualité tout en tirant les prix vers le bas. Je crois que ce sont des enjeux qui intéressent bien plus les gens qu'on ne veut le croire.

Pour autant, la « morale » du film n'est pas forcément réjouissante...

C'est un choix assumé de ne pas finir avec une *happy end* et de faire croire qu'elle allait pouvoir tout renverser. En tant que cinéaste, j'estime qu'il faut défendre un point de vue, et le mien, c'est qu'on ne change pas un système aussi puissant de l'intérieur, comme ça, simplement avec des bonnes intentions. Mon idée n'est pas pour autant de diaboliser les enseignes de la grande distribution, mais je ne crois pas qu'elles sauveront vraiment l'agriculture en mettant plus de bio et de local dans leurs rayons. Ce film pose un constat qui, je l'espère, pourra provoquer des prises de conscience. Il me semble important que les gens sachent ce qui se passe réellement dans les box de négociation. J'aimerais que le film leur donne envie de se questionner sur leur façon de se nourrir et d'envisager les voies alternatives et les solutions concrètes qui existent – car elles existent ! Comme tout le monde, je continue à faire mes courses au supermarché mais je suis aussi adhérent de mon Amap de quartier par exemple. Il y a plein d'autres endroits pour se nourrir aujourd'hui, pas forcément plus chers.



Entretien avec la comédienne **ANA GIRARDOT**

Qu'est-ce qui vous a convaincue d'accepter ce rôle ?

J'ai d'abord trouvé le scénario très bien écrit et le thème du système alimentaire m'a tout de suite parlé. Dès la première lecture, j'ai aussi compris comment Anthony voulait faire de cet enjeu de société un véritable objet de cinéma, capable de parler à un plus large public. Je suis arrivée à notre première rencontre avec des questions très concrètes, au-delà du seul rôle d'Audrey. J'ai immédiatement senti qu'il avait une idée très claire de ce qu'il voulait faire et de la façon dont il voulait travailler avec son chef opérateur, Pierre Dejon. Il y a chez lui une grande rigueur dans sa démarche.

Anthony m'a aussi convaincue en me parlant du personnage, de la sensibilité qu'il percevait chez moi et qu'il projetait dans ce rôle. Il y a très vite eu une relation de confiance qui s'est établie entre nous. Et puis l'idée me plaisait de tenir un premier rôle qui porte le film sur toute sa longueur, avec un engagement total sur le tournage et ce sentiment de partager un vrai travail d'équipe. C'est une certaine responsabilité et une tout autre manière d'appréhender un film.

Ce n'est pas forcément le rôle dans lequel on vous attendait le plus, à première vue.

Cela correspond peut-être aussi à un moment de ma carrière : depuis *La Fièvre*, j'ai pris goût à faire des rôles qui cassent un peu l'image que je renvoie. Jusque-là, j'avais principalement joué des personnages qui étaient plus en retrait, observateurs, mais rarement on m'avait fait confiance pour jouer des rôles de personnalités plus fortes, qui n'avaient pas peur de dire les choses, qui se foutaient du regard des autres, qui allaient plus directement à la confrontation. Il m'a dit à quel point, en tant que comédien, il était attaché au jeu des acteurs et comment il avait envie de travailler avec eux. On a évoqué les exercices de jeu qu'on aimait bien, comme celui de trouver notre « animal-totem ». C'est l'idée que chacun a sa propre réaction un peu animale aux choses, et qu'en identifiant ainsi cet animal chez notre personnage, cela va nous aider à mieux préparer le rôle, en y transposant certains traits de caractères.



Et alors, verdict : quel animal est donc Audrey, dans le film ?

Un bulldog ! On en a assez vite convenu avec Anthony, au bout de quelques discussions. Audrey, c'est une femme qui sait ce qu'elle veut et qui est prête à se battre pour ça. Pour moi, elle a comme une boussole en tête, qui la guide. Quand elle découvre l'univers de ces négociations dans les box, elle ne se montre pas impressionnée et ne se laisse pas démonter par les tacles de son collègue. On sent qu'elle en a vu d'autres, parce que le monde de l'agriculture n'est pas un milieu tendre non plus. Audrey n'est pas une petite chose fragile, on la voit rarement pleurer. Anthony y tenait beaucoup, il me l'a souvent répété pendant le tournage, sur certaines scènes. Je l'entends encore au talkie : « *ne pleure pas, Ana, ne pleure pas* ».

Comment avez-vous préparé un tel rôle ?

Anthony m'a envoyé beaucoup d'articles et de documentation sur le fonctionnement de la grande distribution, c'était passionnant. Je me suis mise

à faire le tour des supermarchés pour comparer les prix et essayer de mieux comprendre. Nous avons aussi rencontré des vrais chefs de rayon d'un immense hypermarché en région parisienne, à 4h du matin, au moment où ils commençaient à tout mettre en rayons pour l'ouverture. Il y avait quelque chose d'effrayant devant l'ampleur des stocks, et de tout ce qui était jeté chaque jour, aussi. Je me souviens encore de la manageuse qui nous avait accueilli, de sa ténacité et de son dynamisme – elle enchaînait les coups de téléphone. Je m'en suis beaucoup inspirée pour incarner Audrey, je voulais qu'elle ait quelque chose de très droit et fort dans sa posture, dans sa façon de serrer la main, de tenir son planning. Tout en faisant sentir les résidus physiques de ce monde paysan qui ne disparaît pas totalement quand elle pénètre dans ce nouveau monde de l'entreprise. Cela se joue au niveau du corps, des épaules, de la démarche. Je voulais vraiment travailler toutes les racines du personnage, qu'on sente à la fois l'endurance de celle qui a grandi à la ferme et la détermination de celle qui s'en émancipe.



Le fait de tourner dans une vraie ferme a dû également vous aider à prendre toute la mesure de la condition paysanne.

Ça, c'est sûr. Ça te sort de ton image d'Épinal et ça élargit ton champ de vision. En tournant comme ça, en plein hiver, on s'est tous pris dans la gueule ce que signifiait travailler à la ferme : qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige, qu'on soit le Nouvel An ou le 14 juillet, il n'y a jamais de pause pour les bêtes. Le vivant, c'est un entretien constant, une vraie rigueur au quotidien. Forcément, ça nous a fait regarder les choses autrement, et je dirais que ça nous a apporté une certaine forme d'humilité. On était très respectueux et solidaires, on ne voulait surtout pas stresser les bêtes et empêcher le travail de la ferme. C'était très touchant de jouer certaines scènes dans le salon de cette famille. Je trouve que cela a créé une ambiance particulière, cela a été un tournage très respectueux, où chacun était à l'écoute des uns des autres.

Et maintenant, qu'espérez-vous avec la sortie du film, à l'heure où les mobilisations agricoles se multiplient ?

J'espère que le film permettra au public de s'interroger sur ce système de la grande distribution, et de comprendre qu'on a tous également une part de responsabilité en tant que consommateurs. Les éleveurs font face à des conditions de vie de plus en plus difficiles, alors même que ce sont eux qui nous nourrissent. Le film d'Anthony cherche à nous interpeller sur ce drame encore trop « silencieux ». Et là où il m'impressionne, c'est qu'il a su aborder ce sujet ô combien important sans jamais abandonner son exigence de cinéma, et ses choix de mise en scène. Il ne traite pas le monde paysan avec misérabilisme, je trouve au contraire qu'il y a beaucoup de dignité et de respect dans sa manière de le filmer, avec beaucoup de densité dans les lumières, etc. J'ai aimé voir grandir ce film, sûrement parce que c'est aussi un film qui m'a fait grandir !





LISTE ARTISTIQUE

AUDREY DUMONT	ANA GIRARDOT
BRUNO FOURNIER	OLIVIER GOURMET
RONAN DUMONT	JULIEN FRISON de la Comédie-Française
CLAIRE ROUSSEL	AURÉLIA PETIT
AXEL	JONAS BLOQUET
CHRISTOPHE LANDIN	YANNICK CHOIRAT
GAËLLE	CAMILLE MOUTAWAKIL
CORINNE DUMONT	CATHERINE VINATIER
MALO DUMONT	ZÉLIG HOHENBERG TOBALY

LISTE TECHNIQUE

RÉALISATION	ANTHONY DÉCHAUX
PRODUCTRICES	LAURENCE MÉOC / AURÉLIE TROUVÉ-ROUVIÈRE
SCÉNARIO & DIALOGUES	ANTHONY DÉCHAUX / MAËL PIRIOU
EN COLLABORATION AVEC	BENJAMIN CHARBIT / MATHILDE BELIN
MUSIQUE ORIGINALE	BENJAMIN GROSSMANN
DIRECTRICE DE PRODUCTION	KARINE D'HONT
DIRECTRICE DE POST-PRODUCTION	LÉA WISNIEWSKI
IMAGE	PIERRE DEJON
MONTAGE	CÉCILE STAES-LACOMMÈRE
1er ASSISTANT MISE EN SCÈNE	CLÉMENT COMET
SCRIPT	MARIE MAURIN
CASTING	AURÉLIE GUICHARD / FRANÇOIS GUIGNARD
DÉCORS	STÉPHANIE BERTRAND CARUSSI
COSTUMES	BETHSABÉE DREYFUS
MAQUILLAGE	LAETITIA BILLE
COIFFURE	KAREN HADDAD
RÉGIE GÉNÉRALE	MARCO BOUMIER
SON	CYRIL MOISSON
MONTAGE SON	CLAIRE JOUAN
MONTAGE DIRECTS	EMMANUEL ANGRAND
MIXAGE	DAMIEN LAZZERINI
UNE PRODUCTION	LES FILMS DE JEANNE / LA FILMERIE
EN COPRODUCTION AVEC	FRANCE 3 CINÉMA
AVEC LE SOUTIEN ESSENTIEL DE	CANAL +
AVEC LA PARTICIPATION DE	CINÉ+ OCS / FRANCE TÉLÉVISIONS
EN ASSOCIATION AVEC	COFIMAGE 36 / SG IMAGE 2023
AVEC LE SOUTIEN À LA PRODUCTION DE	LA RÉGION NORMANDIE
	En partenariat avec le CNC
	Et en association avec NORMANDIE IMAGES
AVEC L'ACCOMPAGNEMENT DE	L'ACCUEIL DE TOURNAGES NORMANDIE
AVEC LE SOUTIEN DE	LA PROCIREP
AVEC LA PARTICIPATION DU	CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE
DISTRIBUTION	DIAPHANA DISTRIBUTION
VENTES INTERNATIONALES	FRANCE TV DISTRIBUTION